

MÉDECINE NAVALE,

OU

NOUVEAUX ÉLÉMENTS

D'HYGIÈNE, DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE

MÉDICO-CHIRURGICALES,

A L'USAGE DES OFFICIERS DE SANTÉ DE LA MARINE DE L'ÉTAT

ET DU COMMERCE.

DEUXIÈME PARTIE.

MÉDECINE NAVALE.

AVANT-PROPOS.

« Ab imis fundamentis instauranda est scientia. »
(Bacon.)

Nous devons, avant d'entrer en matière, examiner s'il existe en effet une médecine *navale*, c'est-à-dire, si les conditions où se trouvent les marins impriment des modifications parti-

culières à leurs maladies et si, par conséquent, ces maladies ne nécessitent pas des modifications relatives dans la thérapeutique.

Nous jetterons ensuite un coup d'œil sur l'état actuel de la médecine navale, c'est-à-dire, que nous examinerons les ouvrages qui en traitent, et dont il nous sera facile de faire ressortir l'insuffisance, tant sous le rapport de l'esprit dans lequel ils sont conçus, que sous celui des progrès de la science qui réclament l'édification d'une œuvre où la médecine navale soit élevée au niveau des lumières actuelles.

Enfin nous établirons les motifs qui nous auront dirigés dans la confection de l'ouvrage que nous prétendons substituer aux écrits incomplets ou surannés qui ont été publiés sur l'ensemble des maladies des gens de mer.

La médecine ou l'art de prévenir et de guérir les maladies, varie nécessairement suivant l'espèce d'êtres auxquels elle s'applique. Nul doute qu'il n'existe une médecine des végétaux; celle des animaux constitue l'art vétérinaire; enfin la médecine humaine subit encore, dans son unité, des variations relatives à plusieurs circonstances: la première est le climat qui imprime à l'organisation des caractères si tranchés: la médecine du nègre doit différer de celle du lapon, non-seulement sous le rapport des maladies spéciales dont chacun peut être affecté, mais encore suivant la même maladie chez l'un et l'autre de ces individus. Cette différence est même sensible chez les divers peuples de notre Europe, et tel commettrait de graves erreurs en pratique médicale qui ferait indistinctement à tous l'application exclusive, soit des préceptes de Baglivi pratiquant *in aëre romano*, soit de ceux de Sydenham exerçant son art sur le lymphatique habitant du ciel brumeux de l'Angleterre. Aussi serait-il à désirer que d'habiles médecins fissent pour chaque zone du globe ce que le docteur Annesley vient de faire pour les *maladies des pays chauds*.

De nouvelles particularités se présentent lorsque tel individu, originaire d'un climat donné, se trouve transporté sous d'autres latitudes: Le fait est proclamé dans le traité de Lind sur les *maladies des européens dans les pays chauds*, ouvrage précieux quoique déjà vieilli.

Enfin les hommes d'une même contrée sont sujets à des affections différentes suivant les professions qu'ils exercent, nuances que le célèbre Ramazzini a bien fait ressortir dans son traité des *maladies des artisans*, Tissot dans son ouvrage sur les *maladies des gens de lettres*, etc.

Or l'homme de mer, envisagé comme objet de la médecine, se présente à nous sous ce triple rapport d'individu appartenant à tel climat, fréquemment transporté sous des climats différents, et soumis aux influences d'une profession qui lui communique des habitudes physiques et morales qui lui sont propres; c'est spécialement sous ce dernier rapport que nous considérerons l'homme de mer, dans l'étude que nous allons faire des nombreuses affections qui peuvent altérer sa santé, affections auxquelles la condition de marin imprime souvent des caractères plus ou moins graves.

Il existe donc une médecine particulière pour les marins; c'est ce qui ressortira mieux, nous l'espérons, des considérations dans lesquelles nous allons bientôt entrer; la chose est d'ailleurs démontrée tant par l'existence même des ouvrages spéciaux sur ce sujet, que par les faits qui s'y trouvent mentionnés, ouvrages dont nous allons maintenant examiner la valeur. Leur nombre se réduit à deux: celui de Rouppe et celui de Poissonnier Desperrières, car nous ne parlerons pas d'un *Manuel des gens de mer* (2 vol. in-12), publié en 1780 par Pingeron, capitaine d'artillerie, œuvre de compilation dans le genre de celles de M. Moreau de Jonnés: *ne sutor....* L'ouvrage de Cokburne n'offre aujourd'hui d'intérêt que parce qu'il fut le premier.

Rouppe, dont nous ne parlons qu'avec un sentiment d'ad-

miration, divise son traité *de morbis navigantium* en quatre parties, outre les prolégomènes où se trouvent exposés, d'une manière concise, les détails relatifs aux localités du navire (il choisit pour exemple un vaisseau de cinquante canons), à la composition de l'équipage, au genre de vie (coucher, nourriture, exercices), à la destination du navire et à la durée de la campagne.

La première partie comprend les maladies qui règnent dans le pays auquel appartient le navire : ce sont les *fièvres inflammatoires* (pleurésie, pneumonie, angine), les *fièvres continues, intermittentes*, les *affections catarrhales*, les *tumeurs des glandes parotides et maxillaires*, enfin *l'épilepsie*.

La seconde partie traite des maladies qui règnent à la mer, dans le passage du froid au chaud et du chaud au froid ; telles sont le *rhumatisme*, le *scorbut* qui occupe près de la moitié de l'ouvrage, la *diarrhée* et la *dysenterie*.

La troisième partie comprend les maladies qui sévissent dans les ports étrangers : ce sont, sous le règne du froid, les *fièvres intermittentes, synoques simples, synoques putrides (typhus)*; sous le règne de la chaleur, ce sont la *fièvre bilieuse d'été*, les *fièvres putrides*, les *exanthèmes*, le *cholera*, la *dysenterie* et la *fièvre jaune* dont il donne une excellente description sans lui imposer de nom particulier....

La quatrième partie comprend l'art de conserver la santé des marins et traite de la nourriture, de la purification de l'air, des vêtements et du coucher.

Le tout forme un volume in-8° de 524 pages, gros caractère.

Si cette classification a le mérite d'être essentiellement pratique, elle comporte aussi de grands défauts dont le plus saillant est d'exposer à des répétitions : c'est ainsi que l'auteur qui décrit les *fièvres intermittentes* dans le pays natal (*in patriâ*) est obligé d'y revenir, dans les ports étrangers ; que la *dysenterie* dont il traite à l'article des maladies de la mer

s'offre de nouveau quand il arrive aux pays chauds ; ainsi de la *fièvre putride* qui règne également sous l'influence du froid et de la chaleur. Nous voyons encore que les *phlegmasies* dont il fait mention *in patriâ* sont de tous les pays ; enfin l'énumération que nous venons de faire ne comprend que le plus petit nombre des affections auxquelles les marins sont exposés. Sous le rapport de la doctrine et sous celui de la thérapeutique, Rouppe est nécessairement très en arrière ; mais le mérite de ce grand praticien réside dans un génie d'observation étonnant, pour l'époque, et dans un talent descriptif vraiment admirable ; Rouppe est à proprement parler l'Arétée des médecins navigateurs.

Passons à Poissonnier-Desperrières. Celui-ci tombe dans le défaut de tous les écrivains qui prennent la plume pour développer une idée favorite et préconçue ; c'est-à-dire que tous leurs efforts sont dirigés dans le but de la faire ressortir au détriment de l'utilité, qui devrait être le but principal. Le *Traité sur les maladies des gens de mer* comprend la description du *scorbut*, des *fièvres intermittentes*, de la *dysenterie*, du *rhumatisme*, de la *pleurésie*, de la *péripneumonie*, de la *fièvre catarrhale*, de la *fièvre synoque simple*, de la *fièvre putride*, de la *fièvre putride maligne, contagieuse et pestilentielle* (typhus). Celle-ci forme, avec le scorbut, près de la moitié du volume.

Au sujet des maladies des pays chauds, dont il fait un article à part, l'auteur ne mentionne que la *colique bilieuse*.

Une dernière section est relative aux *moyens de conserver la santé des gens de mer* : c'est la partie la plus utile de l'ouvrage ; on y trouve des vues très-saines sur le renouvellement et la purification de l'air, la propreté et la nourriture. Le tout forme un volume de 500 pages, gros caractère.

Le second volume contient des mémoires séparés.

La partie médicale de l'ouvrage de Desperrières est superficielle et déparée par l'humorisme le plus monstrueux ; du

reste, même défaut que dans Rouppe, eu égard au grand nombre de maladies qui sont passées sous silence.

Le mémoire de M. Kéraudren, successivement intitulé : *Causes des maladies des marins* (Annales maritimes); *Hydrographie médicale* (Dict. des Sc. médic.); et *Médecine navale* (brochure séparée), n'est effectivement qu'un abrégé d'hygiène.

Une chose nous frappe en parcourant les écrits consacrés aux maladies des gens de mer, depuis Cokburne, jusqu'à une époque très-voisine de nous : c'est que le scorbut et le typhus nous sont toujours offerts comme les maladies les plus fréquentes et les plus graves parmi les marins, d'où suit que leur histoire envahit la presque totalité de ces livres. Il devait en être ainsi lorsque l'imperfection des moyens hygiéniques rendait en effet ces maladies très-fréquentes et meurtrières parmi les équipages ; dominés par l'idée de ces fléaux devant lesquels s'effaçaient toutes les autres affections, les auteurs pensaient avoir suffisamment rempli leur mandat, en se bornant à décrire les plus saillantes : c'est ainsi qu'en toutes choses les grands intérêts absorbent les questions secondaires ; mais aujourd'hui que, grâce aux lumières et à la sollicitude des gouvernements, le scorbut et le typhus ne sont plus que des maladies fortuites, pour ainsi dire, la pathologie navale doit revêtir un caractère de généralité et réclame, pour chacune des spécialités morbides, l'attention des praticiens, naguères distraits par quelques affections dominantes. La navigation ne crée point de maladies spéciales, elle ne fait que rendre plus fréquentes et plus graves les affections communes à toutes les conditions : le scorbut et le typhus ne sont pas plus des maladies propres aux gens de mer que l'hépatite et l'érysipèle.

L'état actuel de nos connaissances médicales est encore un motif impérieux pour refondre ces anciens traités où les auteurs, privés des lumières de l'anatomie pathologique, confondaient toutes les affections sous le nom de *fièvres*, de ma-

ladies *spécifiques* dont ils ignoraient les causes organiques. La gastrite, la péritonite, la péricardite, l'encéphalite, etc. sont des formes de maladies dont ils n'avaient aucune idée, dont, par conséquent, ils ne pouvaient apprécier les causes et la fréquence. La statistique médicale des marins est donc encore à faire ; nous essayerons d'en poser les premiers fondements. Nous ne prétendons point, nouveau Paracelse, brûler les livres des anciens ; nous voulons au contraire les faire servir à régénérer la science, en adaptant leurs aperçus à la manière de voir des modernes.

Deux manières de procéder s'offraient à notre esprit : la première, celle qu'ont suivie nos devanciers, consistait à considérer le marin comme un homme à part, et sujet à telle maladie plutôt qu'à telle autre ; mais nous avons vu que cette méthode laisse place à beaucoup de lacunes, car il y a d'abord, dans le navigateur, l'homme sujet aux maux communs à son espèce, puis le marin plus exposé à telle forme de maladie ; ce qui n'empêche pas que ses autres affections n'empruntent un caractère particulier de sa situation propre.

L'autre manière et la plus rationnelle, selon nous, consiste à prendre successivement toutes les maladies du cadre nosologique, en faisant ressortir ce que chacune présente de spécial à l'égard de l'homme de mer. Ici les omissions deviennent moins faciles ; le défaut contraire est le seul à éviter ; le lecteur jugera si nous avons su gouverner entre ces deux écueils, s'il veut bien considérer le soin que nous avons mis à ne donner à chacun de nos articles qu'une étendue conforme à son importance. Nous avons tâché surtout de nous placer à la hauteur de la science : ce sont des jalons que nous avons plantés et que les progrès ultérieurs pourront frapper d'insuffisance, jamais de nullité.

Le plan d'un ouvrage de médecine doit être le cachet de l'époque où l'auteur écrit. Nous vivons dans un temps essentiellement schismatique : le doute et l'incrédulité ont pris la